

Paris, Société de Linguistique de Paris, 14 novembre 2020.

Romain Garnier (Université de Limoges) et Georges-Jean Pinault (EPHE, PSL)

La dynamique de l'infinitif en indo-européen.

I. Combien d'infinitifs dans les langues indo-européennes ?

1. La diversité des formations qui, dans les diverses langues, sont rangées sous ce nom, a pu aboutir à l'idée que le proto-indo-européen n'avait pas d'infinitif. Sur ce point, la tendance prédominante est de fonder l'existence d'une catégorie sur l'unicité ou la relative simplicité d'une forme, que l'on pourrait projeter en proto-indo-européen comme celle de l'infinitif. Or, l'expression d'une catégorie peut se renouveler au cours de l'histoire, comme il est attesté pour toute langue, ce qui vaut aussi pour la protolangue : la conservation de la fonction n'est pas incompatible avec un remplacement de la forme.

2. Selon Meillet (*Introduction*, dernière éd., 1937), la protolangue n'avait pas de véritables infinitifs, « c'est-à-dire des formes nominales, fléchies ou non, rattachées aux formes verbales, bien moins encore des formes nominales tirées de thèmes verbaux, comme on a gr. *λείπειν*, *λειψειν*, *λελουπέναι* [infinitifs actifs du présent, de l'aoriste, du futur et du parfait], lat. *linquere* et *līnquisse*, *esse* et *fuisse* [infinitifs actifs de l'infectum et du perfectum] ». Autrement dit, l'infinitif ne serait complètement réalisé que dans une minorité de langues, latin et grec : le cas du grec est le plus extrême, puisqu'on y trouve un infinitif du présent, de l'aoriste, du futur, du parfait, avec un contraste de diathèse (actif vs. médio-passif). La plupart des autres langues n'ont qu'une seule formation d'infinitif par verbe, sans distinction de temps. De plus, si l'on compare les formations des langues indo-européennes qui sont des infinitifs ou qui fonctionnent comme des infinitifs, celles-ci ne coïncident pas.

3. Inventaire des formations d'infinitifs ou quasi-infinitifs. Les noms verbaux en question se ramènent à un nombre limité de types, qui sont tous identifiables à des formations connues par les noms d'action. Aux formes que les grammaires classent sous le terme d'infinitif, il faut joindre celles qui sont classées sous le terme de supin, et qui sont utilisées comme complément d'un verbe, généralement un verbe de mouvement. Ces formations ont en commun d'être des formes casuelles figées de noms verbaux, i.e. de noms d'action déverbatifs, d'après la liste suivante :

– thèmes à suffixe zéro, noms-racines : indo-iranien, e.g. véd. *dé* « pour donner » (< **dH-aj*, datif sg. < **dh₃-éi*), av. *pōi* « pour protéger » (< **pH-aj* < **ph₂-eī*) ; lat. infinitif médio-passif en *-ī* < datif sg. **-eī*.

– thèmes en *-t- (qui a pu se croiser avec le type suivant) : av. *-tōi*, *-tē* < *-*tai* < *-*t-éj*, datif sg.

– thèmes en *-ti-/*-téj- : véd. *-táye*, av. *-taiiaē(-ca)* < datif sg. *-*téj-ej* ; lit. *-ti*, *-tie*, v. slave *-ti*.

– thèmes en *-tu-/*-téu- : véd. *-tave* < datif sg. *-*teu-ej*, forme renforcée par particule *-tavaí* (< *-*tave vaí* par haplologie), *-tum* (< *-*tu-m*, accusatif sg., devenu le suffixe d’infinitif du skr. classique), *-tos* < *-*téu-s*, ablatif sg.) ; v. prussien *-tum*, *-twei* ; lat. supin en *-tum* et *-tuī*.

– thèmes en *-men- : véd. *-mane*, av. *-mānē* < *-*manaḷ* < datif sg. *-*mén-ej* ; gr. *-μεν* (< locatif sans désinence *-*men*), éol. hom. *-μεναι* par influence de gr. ion. *-εναι*, voir ci-après ; louv. hiér. *-mīna* < *-*mēn*, acc. sg. d’un abstrait du type hitt. *ḥašduer* n. « branchage » (< **uēr*), suivi d’une voyelle purement graphique ou de l’affixe d’allatif, ajouté de façon analogique.

– thèmes en *-en- (sans doute avatar du type précédent) : gr. *-εναι* < locatif sans désinence *-*en*, + suffixe adverbial d’allatif propre au grec, voir plus loin § 4).

– thèmes en *-sen- : véd. *-sani* (< *-*sen-i*, locatif sg.), gr. thématique *-εν /εῃ:n/* < *-*ehen* < *-*e-sen* (locatif sans désinence) ; analysable plutôt en *-*s-en*, locatif adverbial de thème en *-*(e)s-*.

– thèmes en *-uer/n-, à partir du thème en nasale : véd. *-vane*, av. *-uuanōi* < *-*uanaḷ* (< *-*uén-ej*, datif sg.), véd. *-vani* (< *-*uēn-i*, locatif sg.) ; hitt. *-uanzi*, supin *-uan* (locatif sans désinence *-*uén*), louv. *-una*, avec finale d’allatif ; celtibère *-unei*, datif sg.

– thèmes en *-ter/n-, à partir du thème en nasale : v. perse *-tanaiy* < *-*tén-ei*, locatif sg. ; hitt. *-ānna* < *-*ātna*, allatif en *-a* de nom verbal en *-ātar* (< *-*ah₂-tṛ*).

– thèmes en *-e/os- : véd. *-áse*, *-ase*, av. *-aḥhē* < *-*asaḷ* (< *-*es-ej*, datif sg.) ; lat. *-(e)re*, *-se* < *-*(e)s-i* (locatif sg.) ; av. *-ō* < *-*ah* < *-*as* (< *-*es*, locatif sans désinence ou accusatif sg. *-*os*). Potentiellement, cette liste est ouverte à tout nom d’action déverbatif. Par exemple, le germanique a généralisé comme suffixe d’infinitif le suffixe de nom verbal neutre *-*(o)no-*, sous la forme *-ana-* (acc. sg. *-*ono-m*) dans les verbes forts, sous la forme *-na-* dans les autres. Le suffixe d’infinitif actif du sabellique, *-um*, continue *-*om*, qui peut être l’accusatif sg. figé d’un nom d’action du type gr. τόμος, ou bien le remplacement italien de l’accusatif. sg. *-*em* (< *-*ḡ*) des noms-racines.

4. La liste des formes casuelles est assez large, bien qu’elle ne comprenne que des cas à valeur locale, et de façon notable ceux qui expriment le but : datif, locatif, accusatif (directif), allatif (cas en anatolien, mais survivant comme finale adverbiale dans les autres langues). Sur d’autres bases que les noms verbaux, ces cas ont certainement des valeurs sensiblement différentes, mais elles sont oblitérées dès qu’elles servent pour la formation de quasi infinitifs et d’infinitifs. Il est totalement vain de vouloir ramener certaines formes aux variantes d’un seul cas, qui serait un « datif-locatif », une catégorie artificielle qui n’aurait pour but que d’unifier sous une même étiquette des formes superficiellement analogues : locatif en *-*i*, datif en *-*ej*, et rétroprojection

*-ai de gr. -αι et des formes vaguement comparables d'autres langues (*pace* Haudry, 1975). De plus, la formation de l'infinitif dépasse largement le domaine de la morphologie casuelle, si l'on adopte une perspective typologique. Dans nombre de langues, l'infinitif résulte de tout type d'expression du but (anglais *purpose*), au moyen de divers morphèmes, dont des prépositions ou postpositions, et des périphrases. Voir Haspelmath (1989), Heine & Kuteva (2002 : 247-248).

5. Critères de définition : 1) rection verbale, 2) dérivation à partir d'un thème verbal (et non plus de la racine), 3) opposition de voix (diathèse), 4) forme suffixale incompatible avec une forme casuelle nominale en synchronie. Lorsque tous ces critères sont réunis, l'identification comme infinitif est assurée, mais il existe nombre de cas intermédiaires ou mixtes, que l'on qualifiera au mieux de quasi infinitifs (cf. García Ramón 1997). Sur le plan formel, le plus décisif est certainement le dernier critère, car il marque un changement de catégorie, quelle que soit par ailleurs la base du suffixe d'infinitif ou de supin.

Le catalogue, qui ne prétend pas être exhaustif, donné plus haut (§ 3). mêle des formations qui sont des infinitifs au sens strict, à savoir des formes figées, étrangères à la morphologie nominale, dérivées de thèmes verbaux et marquées pour la diathèse, avec des formations qui sont des quasi infinitifs, sans être réduits à leur statut originel de noms verbaux.

6. « Faux amis », ou les correspondances factices : gr. -σθαι vs. véd. *-dhyai*, av. *-diiāi* (indo-iranien **-d^hiāi*).

Le type de gr. φέρεσθαι, infinitif présent moyen, en regard de φέρειν, infinitif présent actif, fut comparé superficiellement à véd. *bháradhyaī*, infinitif fait sur le thème de présent *bhára-* (< **b^hér-e/o-*), 3^e sg. act. *bhárati* « il porte », av. *vazadiiāi* (= véd. *váhadhyaī*), infinitif fait sur le thème de présent *vaza-* < **uég^h-e/o-*, cf. véd. *váhati*, lat. *uehit*, inf. act. *uehere*, passif *uehī*), même si ceux-ci ne s'opposent pas à un infinitif actif des verbes respectifs. Rapprochement antérieur à la révolution néogrammairienne, car il est évident que les formes de gr. -σθαι et véd. *-dhyai*, av. *-diiāi* ne peuvent pas remonter à un même étymon. Cette pseudo-correspondance des suffixes se combinait avec le caractère thématique de la formation, au moins en indo-aryen ancien, et la notion que l'infinitif indo-iranien serait médio-passif, tout comme la forme grecque en -σθαι.

7. Selon Brugmann (1916), le caractère médio-passif de gr. -σθαι serait dû à l'analogie des formes verbales personnelles dont les désinences de médio-passif (-σθε, -σθον, -σθην, -μεθα) contenaient aussi une occlusive dentale aspirée. Quant au suffixe lui-même il aurait été extrait de composés avec premier membre thèmes en -εσ- et second membre -θ-αι, en dernière analyse issu du datif sg. du nom-racine de **d^hē-* « poser, placer » (dans sa notation, i.e. **d^heh₁-*) ; la

formation serait donc apparentée à celle d'indo-iranien $*-d^h\bar{i}\bar{a}\bar{i}$, qui serait issu de composés avec le même nom-racine, sans que soit précisé le stade intermédiaire. Une autre approche (Schwyzer 1939, entre autres, suivi par Rix) consiste à tirer le suffixe grec du suffixe indo-iranien pris plus ou moins à sa valeur faciale : ce dernier aurait abouti phonétiquement à gr. $*-\sigma\alpha\iota$, qui aurait été refait en $-\sigma\theta\alpha\iota$ et en même temps attribué au médio-passif par influence des désinences personnelles, comme plus haut. Haudry (1975) admet plusieurs lois phonétiques *ad hoc* pour tirer gr. $-\sigma\theta\alpha\iota$ de $*-dhway$ (selon sa notation), un infinitif-datif, parallèle à l'infinitif-datif reflété par indo-iranien $*-dhyāy$, qui serait le doublet d'un hypothétique $*-tyāy$ selon la loi de Bartholomae.

8. Formes italiques d'infinitif passif, plus précisément sabelliennes, différentes de celles du latin : ombrien $-f(e)i$, osque $-fir$. Formes déverbatives, sur thème de présent. Comparaison, superficielle aussi, avec les formes indo-iraniennes $< *d^h\bar{i}\bar{a}\bar{i}$, et éventuellement avec l'infinitif tokharien en AB $-tsi$. Dernier état de la question par Fortson (2012 et 2013). L'infinitif sabellique remonte (à cause d'osque $-fir$) à $*-d^h\bar{i}\bar{e}$, interprété comme $*-d^h\bar{i}eh_1$ par García Ramón (1993), c'est-à-dire comme l'instrumental sg. d'un nom d'action en $*-d^h\bar{i}o-$. Le même type de nom, au datif sg. $*-d^h\bar{i}\bar{o}\bar{i}$ ($< *d^h\bar{i}o-e\bar{i}$) serait la source d'indo-iranien $*-d^h\bar{i}\bar{a}\bar{i}$. Deux problèmes majeurs : 1) les formations d'infinitif ou de quasi infinitif ne reposent jamais sur des formes d'instrumental (comme reconnu par Fortson 2012 et d'autres). Les noms verbaux qui emploient ce cas donnent des gérondifs ou des absolutifs. 2) Il n'existe pas de suffixe d'abstrait déverbal ou dénominal $*-d^h\bar{i}o-$ (avatar de $*-d^ho-$), qui serait parallèle aux autres suffixes qui donnent des noms verbaux (malgré Meier-Brügger 2007). En outre, la forme du suffixe indo-iranien $*-d^h\bar{i}\bar{a}\bar{i}$ est ambiguë. Autres explications (en dehors de $*-d^h\bar{i}\bar{o}\bar{i}$) : datif sg. en $*-d^h\bar{i}ah_2-e\bar{i}$ d'un abstrait en $*-d^h\bar{i}eh_2-$ fait sur $*-d^h\bar{i}o-$ (Rix 1976), ou suffixe adverbial de but $*-d^hi$ suivi de particule (Dunkel 2014). Fortson (2012 et 2013), qui croit que l'infinitif indo-iranien en $*-d^h\bar{i}\bar{a}\bar{i}$ était originellement propre aux formations thématiques, et qui persiste pour cela à lui comparer l'infinitif passif du sabellique, est obligé de poser une formation d'infinitif indo-eur. en $*-d^h\bar{i}\bar{e}$ (pas un instrumental) sur base thématique. Formation totalement isolée, et sans aucune définition morphologique ni syntaxique. Accessoirement, puisque l'infinitif indo-iranien n'était pas médio-passif, on ne comprend pas comment son correspondant sabellique serait spécialisé comme infinitif passif.

II. Formation du suffixe gr. $-\sigma\theta\alpha\iota$.

9. En grec même, -αι n'est pas séparable du type d'hom. δόμεναι « donner », ἴμεναι « aller », ou φίδμεναι « savoir », lequel n'a rien à faire (autre « faux ami ») avec l'infinitif véd. *vid-mán-e* qui est – ici encore – la recharacterisation en datif d'un ancien thème de locatif sg. **vid-mán* avec degré plein du suffixe. Le grec commun devait posséder les formes oxytones **δομέν* « donner », **φίδμέν* « savoir », **ἴμέν* « aller » accentuées δόμεν, ἴμεν et **φίδμεν* chez Homère, où elles sont en distribution complémentaire avec les formes élargies que sont δόμεναι, ἴμεναι et φίδμεναι. Pour le binôme ἴμεν : ἴμεναι, l'on doit songer à la formule # βῆ δ' ἴμεναι (# βῆ δ' ἴμεν) « il se mit en route », qui signifie en propre « il se mit debout pour aller », avec le sens archaïque de la racine **g^ueh₂-* « tenir sur ses pieds, faire un pas ». Il faut partir d'un ancien nom d'action **h₁éj-m_h*, loc. **h₁i-mén* [nt.] « en route, en chemin » (de flexion protérokinétique), prolongé dans la formule βῆ δ' ἴμεν « il se mit debout, en route », avec le doublet βῆ δ' ἴμεναι qui marque une recharacterisation avec le morphème d'allatif/directif -αι de χαμαί « à terre » (soit « en direction de la route »), avec l'adverbe χαμαί « à terre », issu d'un étymon **d^hǵ^h-m-éh₂-i* (soit un ancien allatif/directif **d^hǵ^h-m-éh₂* « en direction de la terre » recharacterisé par la désinence *-i de locatif, pour marquer le *résultat* de la destination (« à terre, à la suite d'un mouvement »). Désinence indo-eur. d'allatif *-eh₂ confirmée par Melchert (2017) ; rien à voir avec une formation d'abstrait féminin. En grec, plusieurs adverbes directifs en -αι (παραί à côté de παρά, etc.) dont l'origine peut être indépendante.

10. Explication interne au grec. Le type φέρεσθαι est issu de la recharacterisation, sur le modèle d'autres infinitifs, d'un infinitif présent * φέρεσθι, reposant lui-même sur un infinitif locatif. L'infinitif présent actif de type φέρειν « porter, emporter » repose sur la grammaticalisation d'un neutre sigmatique **CéC-e/os-*, dont le vocalisme radical se trouvait coïncider avec celui du présent radical thématique. Ancien locatif sg. sans désinence **b^hér-es-Ø* « dans le transport » étoffé par le morphème bien connu de locatif *-en, soit φέρειν < gr. com. **φέρ-eh-εν* (< **b^hér-es-en*), cf. myc. *e-ke-en* = /**ǵ^h-eh-εν*/ (< **séǵ^h-es-en*) « tenir, avoir en mains », reflété par ion.-att. ἔχειν. Grammaticalisation parallèle personne dans lat. *ferre* « porter » qui continue un étymon italique com. **φέρ-es-i* (< **b^hér-es-i*) « dans l'action de porter ». Présent radical thématique associé à d'anciennes formations de noms d'action hérites, les neutres sigmatiques, cf. Fortson (2012 : 84).

11. Gr. **φέρεσθι* [adv.] (< **b^hér-es-d^{hi}*) « pour emporter », « à emporter » au moyen d'une postposition -θι dont il existe de nettes traces sur base athématique. Désinence adverbiale indo-eur. *-dhi marquant le locatif sans mouvement (Dunkel 2014, I : 120-127). On a substitué à sa voyelle finale l'avatar grec du directif/allatif -αι pour forger un adverbe de valeur finale φέρεσθαι « pour emporter », « pour être emporté », qui a fourni l'expression d'un infinitif

médio-passif présent en -σθαι dont le type s'est ensuite étendu aux autres temps du verbe grec. Le type φέρεσθαι connaît des constructions à valeur de but, que ce soit au moyen ou bien au passif.

(1) constructions finales de sens moyen :

α 317 δόμεναι *φοίκονδε φέρεσθαι # « donne-le moi pour que je l'emporte chez moi ! »

φ 349 αἶ κ' ἐθέλωμι # καὶ καθάπαξ ξείνῳ δόμεναι τάδε τόξα φέρεσθαι « si je devais vouloir # faire présent à quelque hôte de cet arc que voici pour qu'il l'emporte [chez lui], pour toujours »

(2) constructions finales de sens passif :

ε 331 ἄλλοτε μὲν *ῥε Νότος Βορέη προβάλεσκε φέρεσθαι « et tantôt c'était le Notos qui le jetait au Borée pour qu'il se fit emporter » (litt. : « pour être emporté »).

ε 343 σχεδίην ἀνέμοισι φέρεσθαι # κάλλιπ(ε) « laisse ton radeau se faire emporter par les vents ! » (litt. : « abandonne ton radeau aux vents pour en être emporté »)

La valeur directive/allative offre un champ d'application à l'expression d'une double diathèse, selon que l'infinitif marque une congruence avec l'actant animé ou inanimé : par-là, on saisit le lien entre le datif ou le directif/allatif d'un nom d'action grammaticalisé comme « infinitif » et l'expression du médio-passif. En principe, la forme φέρεσθαι n'enferme point de diathèse moyenne ou bien passive *intrinsèque* : c'est un adverbe orienté vers l'accomplissement du procès – héritage de sa finale de directif/allatif qui renouvelle ici un datif de but. Dans les exemples (1), la valeur de moyen procède de ce que c'est le récipiendaire du présent qui est intéressé à l'action, qui consiste à emporter un objet chez soi et à en devenir propriétaire pour toujours : « je te donne telle chose à *emporter* » ; la chose donnée n'est pas envisagée comme le point focal du procès, car l'acte de transfert est plus important que son objet. La même ambivalence s'observe dans le tour français « ceci est à faire » qui vaut pour « ceci est à être fait » si l'on insiste sur la chose devant être réalisée plutôt que sur l'agent de sa réalisation. Si l'on choisit de spécifier l'agent à qui l'on confie expressément une mission donnée, la même tournure devient une sorte d'infinitif moyen : « je te confie cela à faire » (« pour que tu le fasses »). La réinterprétation en diathèse procède d'un choix dans l'esprit de l'énonciateur, selon qu'il envisage la chose ou bien l'agent comme prépondérante. Il s'agit donc d'un système à trois composantes : le *causateur* qui ordonne l'action, le *causataire*, qui en est l'agent en second, et l'*objet* : il y a neutralisation ou ellipse du causataire quand ce dernier est évident ou non défini, ou bien encore quand il s'agit d'un causataire non volitionnel (le vent par exemple).

Par conséquent, il est possible de rendre compte de l'opposition de diathèse entre l'infinitif présent passif latin *agī* « être mené » et l'infinitif radical védique *°áje* « pour mener » (< **h₂ég-ej* « pour la conduite »).

Essor de la proposition infinitive passive en latin, par *l'écrasement du causataire*.

12. Il existe des vestiges indirects de formes en -θι athématiques sur base sigmatique : sur la foi de l'anthroponyme Oresthée (Ὀρεσθεύς), le fils de Deucalion et Pyrrha, ou le fils de Lycaon, roi d'Arcadie, mythique fondateur de la bourgade appelée Ὀρεσθάσιον, il est loisible de supposer l'existence d'un adverbe locatif *ὄρεσθι [adv.] « sur la montagne », comme doublet ou renouvellement d'autres expressions locatives. En regard de cet adverbe en -θι, on relève une forme casuelle fossile en -φι : ὄρεσφι [loc. pl.] Λ 474, T 376, X 139, 189 ; [abl. pl.] Δ 452, Λ 493 ; [gén. pl.] K 185. Ce type n'est point séparable de la petite classe d'hom. Ἐρέδεσφι, κράτεσφι, ὄρεσφι, ὄχεσφι, στήθεσφι (Lejeune, 1958 : 159). On sait qu'en grec du second millénaire, les désinences -φι et -θι apparaissent concurremment : à preuve hom. αὐτόθι [adv.] « ici même » et hom. αὐτόφι [gén./dat. sg./pl. de αὐτός] ; hom. Ἰλιόθι [adv.] « à Troie » et hom. Ἰλιόφι [gén. sg. de Ἴλιον].

III. Nouvel examen de l'infinitif indo-iranien, véd. *-dhyai*, av. *-diiāi*.

13. 1) Cette formation était-elle marquée pour la diathèse, et relevant de la voix médio-passive, par contraste avec les autres formations d'infinitif ? Oui, selon Benveniste (1935b), réfuté par toutes les études ultérieures. 2) Cette formation était-elle originellement thématique ou athématique ? Athématique pour Benveniste (1935b), qui se fondait sur l'avestique ; thématique pour Fortson (2012). 3) Cette formation était-elle formée sur un thème verbal, ce qui l'identifierait à un vrai infinitif, ou bien était-elle formée directement sur le radical, avec extension ultérieure à certains types de thèmes verbaux ? Seconde solution adoptée par Benveniste (1935b). L'approche de Benveniste, dans sa « thèse complémentaire », n'était pas séparable historiquement d'un agenda qui faisait jouer un rôle au suffixe « radical » *-d^h- dans la morphologie nominale (voir le chapitre XI de sa « thèse principale », 1935a). Accord avec les vues de Meillet (1932).

14. En iranien, la formation est limitée à l'avestique, et même pour l'essentiel (17 exemples sur 21) à l'Avesta ancien. Elle est représentée par 21 formes, 15 athématiques et 6 thématiques. La base est fournie par divers thèmes de présent, et, dans une minorité de cas, par la racine (voir Kellens 1984). Du côté védique (après Benveniste, voir surtout Sgall 1958), la formation est en voie de disparition : elle est inconnue de l'AV, et ne donne plus qu'une demi-douzaine d'exemples par la suite. Les deux tiers des formes du RV (35 verbes, 76 occurrences) appartiennent à la partie ancienne du recueil. De prime abord, la formation se présente sous la forme °*adhyai*, mais – ce qui n'a pas été vraiment décrit –, avec deux accentuations, l'une, la

plus fréquente, sur la syllabe radicale (type *bháradhyai*), l'autre sur la voyelle « thématique » (type *huvádhyai*). En fait, elle apparaît majoritairement sur base thématique (présent radical thématique ou présent en *-áya-/-ayá-*), et dans ce cas, le suffixe est simplement *-dhyai*. Mais lorsque la base est athématique, le suffixe est en fait *-ádhyai*. On ne peut qu'approuver le raisonnement de Benveniste (1935b : 75) : « imaginer au point de départ une formation en **-a-dhyāi* d'après le védique, serait admettre que l'avestique a rejeté un mode de dérivation qui devenait de plus en plus normal et facile pour revenir à l'archaïsme et à l'incommodité du type athématique ; hypothèse qui prendrait à contresens l'évolution réelle : on sait au contraire avec quelle rapidité, plus évidente encore en indien qu'en iranien, la thématisation a gagné tous les modèles de présents et tous les suffixes productifs. Il s'ensuit que l'infinitif védique en *-a-dhyai* trahit une forte et complète normalisation, dont les formes gâthiques en leur grande majorité restaient indemnes. C'est donc l'Avesta qui à ce point de vue continue l'état indo-iranien avec fidélité ».

15. La reprise systématique du dossier prouve que la « forme de fondation » (au sens de Kuryłowicz 1949, article sur « la nature des procès dits analogiques ») des formes en *-adhyai* était, dans une certaine synchronie de l'indo-aryen ancien, la forme de 1^{re} sing. du présent moyen en *-e*, à quoi il faut joindre, parce qu'elle était identique en surface dans certaines catégories, la forme de 3^e sg. moyen en *-e*, qui était plus archaïque que celle en *-te* dans le présent, et qui se retrouve au parfait, cf. *vāvṛdhádhyai* en regard de *vāvṛdhé*. Voir en particulier la relation entre l'infinitif en *-ádhyai* et le présent radical athématique : *duhádhyai* (10.61.17b) « pour traire », vs. *duhé* (1^{re} sg. 9.10.8c, 3^e sg. 2 x, *duhe* 3^e sg. 6 x, de *doh-/duh-* « donner du lait »); *iyádhyai* (6.20.8d) vs. *iyé* (*iyē*, 2.17.7b, à côté de la 1^{re} pl. très fréquente *īmáhe* (102 x), part. *iyāná-*, de *yā-* « implorer ») ; *śayádhyai* (2x : 2.17.6c, 6.62.3c) vs. *sáye* (3^e sg. moy. 6 x, *śaye* 5 x, sur le verbe *śayⁱ-/śī-* « être couché ») ; *stavádhyai* (2 x : 7.37.1a, 8a) vs. *stáve* (3^e sg. moy. 2 x, *stave* 4 x, sur le thème de présent acrostatique, 3^e sg. act. *stáuti*, 3^e pl. act. *stuvánti*, du verbe *stav-/stu-* « célébrer, louer »), *huvádhyai* (6 x : 1.122.4b, 1.122.5a, 5.41.3a, 5.43.8b, 5.45.4b, 6.60.13a) vs. *huvé* (26 x, *huve* 46 x, 1^{re} sg. moy., verbe *hvā-/hū-* « appeler », cf. 1^{re} pl. *hūmáhe*). Les formes fléchies de ces verbes sont notoirement archaïques.

16. Cette relation formelle vaut pour une majorité (environ les deux tiers) du corpus : 46 exemples de 16 verbes, en comptant seulement les verbes en *-áya-* originellement dénominatifs. Il est évident que l'infinitif en *-dhyai* n'est pas limité aux verbes dont le paradigme est principalement ou exclusivement de flexion moyenne, et dont la valeur est médio-passive. La transition à l'ensemble des présents thématiques pouvait se faire facilement par l'intermédiaire des verbes transitifs qui sont fléchis aussi bien au moyen qu'à l'actif, notamment *bhar-*

« porter », *bhárati* et *bhárate*, *yaj-* « honorer par un culte », *yájati* et *yájate*. La conclusion de Benveniste (1935b) en faveur du caractère moyen et même médio-passif de l’infinitif indo-iranien en **-dh̥iāi* a été réfutée sans trop de difficultés, parce qu’elle se heurte à la distribution du suffixe et à son emploi sans restriction pour les verbes de flexion active au présent ou aux autres thèmes, et aussi par l’absence générale d’opposition de voix dans les infinitifs de l’indo-iranien. On pourrait ajouter ceci : à partir du moment où **-dh̥iāi* était intégré au groupe des infinitifs de l’indo-iranien, qui sont indifférents à la diathèse, il perdait toute orientation diathétique, quelle qu’elle fût à l’origine, à supposer qu’il en eût une.

17. Véd. *°adhyai* es un suffixe complexe, dont la voyelle « thématique » est apparentée au *°a* qui figure dans des formations d’origine moyenne, bien que cette voyelle ne continue pas la voyelle thématique, mais une désinence secondaire de singulier du moyen. Les exemples en cause sont les suivants : *śayá-dhyai* en regard de l’imparfait *ásayat*, et du présent moyen *śáye* ; *duhá-dhyai* en regard de l’imparfait *áduhat* et du présent moyen *duhé*. Comme l’a montré Wackernagel (1907, repris par Watkins 1969 : 88-93), ces formes représentent la restructuration de **á-śaya* et *a-duha* (MS), qui ont été re-caractérisées comme 3^e personne du singulier par la désinence *-t*, ce qui en a fait des formes secondaires apparemment actives. Ces formes reflètent des 3^e sg. moy. en **-o*, désinence plus ancienne que **-to*, qui l’a remplacée après une période où les deux désinences moyennes ont coexisté sans une différence de valeur très nette. La désinence de 1^{re} sg. moy. secondaire **-a* (< **-Ha* < **-h₂a*) est conservée en iranien ancien, av. *-a* ; en védique, elle a été remplacée par *-i*, mais la finale de 1^{re} sg. moy. primaire *-e* (av. *-ē*, *-ōi*, v. perse *-aiy*) < **-ai* < **-a+i* présuppose la même forme. Sur le plan comparatif, cette désinence remonte à indo-eur. **-h₂e*, identique à la désinence de 1^{re} sg. du parfait : les désinences athématiques de base du singulier du moyen étaient (Jasanoff 2003 : 43-56): 1. **-h₂e*, 2. **-th₂e*, 3. **-o*. Les formes sous-jacentes d’injonctif présent 1^{re} sg. moy., donc avec les désinences secondaires, seraient **k̑éi-h₂e*, **d^hug^h-h₂e*, **stéu-h₂e*, dont l’aboutissement se confondait en indo-iranien avec celui de **k̑éi-o*, **d^hug^h-ó-*, **stéu-o*.

18. L’emploi caractéristique et prédominant (commenté par Benveniste 1935b et Sgall 1958) en védique différencie la formation en *-dhyai* des autres formations qualifiées d’infinitif, qui ont globalement une fonction de complément par rapport au verbe principal de la phrase, ou qui servent à compléter un adjectif, apposé ou attribut. L’infinitif en *-dhyai* et son correspondant avestique présente nombre de traits communs avec les formes verbales personnelles. Dans la combinaison avec préverbe, ce dernier était encore employé comme un adverbe autonome, qui pouvait être placé juste avant la forme verbale, ou qui pouvait être séparée de celle-ci

(phénomène dit de « tmèse »), dans une position antérieure, et souvent en début de phrase, et parfois même après la forme verbale. Les préverbes se placent avec les formes en véd. *-dhyai* (av. *-diiāi*) comme avec les formes verbales personnelles, ce qui ne se produit pratiquement jamais avec les autres infinitifs ou quasi-infinitifs : véd. RV # *á* ... *huvádhyai* # (1.122.5a, 5.41.3a), par contraste avec *ā-huvádhyai* # (6.60.13a), # *á* ... *vartayádhyai* # (5.43.2a), # *pári* ... *vṛjádhyai* # (3.31.17c), # *prá* ... *yájadhyai* # (6.11.3b), # *práti* ... *jarádhyai* # (7.67.1a), # *ví*... *nāśayádhyai* # (8.97.14b) ; av. *nī hīm mərəḷdiiāi* (Y. 44.14), *frā* ... *vərəndiiāi* (Vr. 4.2), par contraste avec *fra-srūidiiāi* (Y. 46.13, 14).

L'infinifit en *-dhyai* a la capacité d'être à lui seul le prédicat d'une proposition indépendante ('matrix infinitive'), à l'instar d'une forme verbale personnelle exprimant la volonté ou le souhait. Exemples avec référence – implicite en synchronie – à la 1^{re} personne du singulier:

RV 5.45.4ab *sūktébhīr vo vácobhīr devájuṣṭair, índrā nv àgnī ávase huvádhyai /*

« Avec des paroles bien dites appréciées par les dieux, maintenant je veux appeler à l'aide Indra et Agni. »

Même emploi d'autres occurrences de *huvádhyai* (1.122. 4b, 1.122.5a, 5.41.3a), *āhuvádhyai* (6.60.13a). Il est loisible de comprendre ces exemples comme un impératif d'auto-exhortation, ou comme un prédicat déontique avec référence implicite à la 1^{re} personne. Néanmoins, sur le plan rhétorique, ces énoncés sont similaires à ceux qui emploient une forme du verbe *hū-/hvā-* « appeler », à la première personne, du singulier (*huvé*) ou du pluriel (*havāmahe, huvema*). Dans le passage suivant, on observe le glissement de l'emploi de l'infinifit en *-dhyai* comme prédicat autonome à la 3^e personne à un infinitif complément de verbe de mouvement :

RV 5.43.8ab *áchā mahí bṛhatí śámṭamā gír, dūtó ná gantv aśvínā huvádhyai /*

« Que la parole grande, puissante, très bénéfique, aille tel un messenger pour appeler les Asvin ! » (Renou, EVP V : 24).

Cet énoncé reposait sur l'enchaînement de deux phrases, où l'infinifit avait originellement valeur jussive : « que la parole aille comme un messenger ; qu'elle appelle les Asvin ! ». L'ambivalence entre 1^{re} et 3^e personne du singulier était fondée sur l'ambiguïté primitive de la forme d'injonctif **huvá*. L'interprétation par la 3^e personne conduisait inévitablement à un effacement de la référence personnelle. Dans un contexte pragmatique d'adresse, ce type de morphème peut prendre la valeur d'un impératif. La traduction des formes en *-dhyai* par des expressions volitives à la 1^{re} personne du singulier s'accrédite pour tous les verbes qui signifient « célébrer, honorer, tourner vers soi », etc. L'emploi comme prédicat est bien attesté par les formes avestiques en *-diiāi*.

19. La forme verbale terminée par **-a* avait une valeur volitive ou déontique, mais la référence personnelle était devenue évanescence, du fait de l'identité en surface de la 1^{re} sg. **-a* (< **-Ha*) et de la 3^e sg. **-a*. Elle signifiait en gros « je dois faire », « on doit faire », affaibli en « c'est à faire ». Sur cette base, le caractère volitif a été renforcé et renouvelé par l'adjonction d'un autre morphème, qui aboutira au suffixe **-d^hiāi*. Ce morphème ne peut pas être une forme verbale ; il ne peut pas s'agir non plus d'un suffixe nominal, puisque sa base n'était pas un thème ni une racine, mais une forme verbale fléchie. En théorie, il pourrait s'agir d'une particule ou d'une forme figée d'un thème nominal. On n'a pas encore tiré tout le parti possible de l'interprétation purement formelle du suffixe sabellique à partir de **-d^hiē*. Si l'on rapporte cet élément à la morphologie nominale, il est inévitable de le réécrire sous la forme **-d^hiēh₁*. Il importe désormais d'explorer les possibilités d'analyse de cette forme comme un nom. Au préalable, il faut considérer quel aurait été le destin de ce prototype en indo-iranien, où il devait aboutir d'abord à **-dhiaH*. Un fait remarquable, dont il n'a pas été tenu compte, est la spécialisation quasi exclusive de l'infinitif véd. en *-(a)dhyai* pour la fin de pāda (74 occurrences sur 76), et presque toujours pour la fin de phrase. Il est probable que cela reflète un type ancien de structure de phrase : dans cette position, une forme **^od^hiaH* était soumise à la loi de Kuiper, i.e. la chute de laryngale finale à la pause. La forme **^od^hia* pouvait donc être remplacée par une forme de même poids syllabique que la forme **^odhiā* présente dans d'autres positions : puisque ce morphème, dépourvu de toute marque casuelle, était devenu un suffixe d'infinitif, il était soumis inévitablement à l'influence de la grande majorité des infinitifs datifs en **-ai* (< datif sg. indo-eur. **-ei*), cf. véd. *-e* (cf. av. *pōi*, *suiiē*), *-māne* (av. *-mānē*), *-tāye* (av. *-taiiāē-ca*), *-āse* (av. *-aij^hē*), *-tave*. Cela explique sans plus de difficulté la forme **-d^hiāi* < **-d^hia+ai*. Il faut évidemment renoncer à l'idée d'un infinitif en **-d^hiaH* < **-d^hiēh₁* selon Dunkel (2012, I : 125), qui aurait été transformé en infinitif datif par l'addition de la finale de datif **-ai* emprunté aux autres infinitifs : en effet, cette forme théorique **-d^hiaH-ai* développait un hiatus consécutif à la chute de laryngale intervocalique, qui devrait être reflété par une forme dissyllabique avant contraction, au moins dans quelques exemples. Cette étape intermédiaire du développement des laryngales intervocaliques est conservée fidèlement par l'avestique ancien. Or, le suffixe *-diiāi* ne présente jamais de distension résultant d'hiatus, pas plus que le suffixe véd. *-dhyai*. Cela discrédite aussi toute tentative de tirer le suffixe indo-iranien d'un abstrait en **^oeh₂-* au datif sg., **-d^hiaH-ai* < **-d^hia_h2-ei*, qui fait partie des prototypes évoqués. Pour trouver une étymologie possible plausible de la forme **-d^hiēh₁*, nous devons nous orienter sur le sens de la phrase sous-jacente. La structure syntagmatique de base était une forme d'injonctif à valeur éventuelle, par définition sans valeur temporelle, qui aboutit à une formation volitive,

où la valeur de souhait était bien présente. Cette valeur doit représenter la contribution sémantique de l'élément ajouté à la forme verbale, que l'on pourrait gloser provisoirement par « avec intention, disposition, visée, projet ». Soit la périphrase suivante, par exemple pour le verbe *hū-* « appeler », inf. *huvádhyai* : « on appelle, c'est un appel [de nous], avec le projet de [le] faire » > « il s'agit d'appeler » en fonction de prédicat, d'où « pour appeler » en dépendance d'un verbe, en emploi attributif « destiné à être appelé, à appeler », en emploi hortatif « c'est [à nous] d'appeler, appelons ! », proche d'un impératif d'exhortation. Dès le proto-indo-iranien, la séquence $*\sqrt{V-a-d^h i \bar{a} i}$ (issue de $*\sqrt{V-a-d^h i a H}$), dans laquelle la fonction originelle de *-a-* était oblitérée, fut associée de façon privilégiée aux thèmes verbaux thématiques, d'où véd. *váhadhyai* = av. *vaza-diiāi* « pour convoier ». Le morphème final était réinterprété comme suffixal. L'association avec une base thématique est allée à son terme en védique, par contraste avec l'avestique.

IV. Conséquence pour l'infinitif présent médio-passif de l'italique.

20. En sabellique, l'infinitif présent médio-passif en *-f[e]i* (ombrien *-f(e)i*, osque *-fir*) < $*-f_i \bar{e}$ s'oppose à l'infinitif présent actif en *-um* < $*-om$, cf. osq. *moltaum* 'multare', osq. *ezum*, umbr. *eru* [erom] 'esse'. Ce dernier doit remonter à l'accusatif sg. d'un nom d'action thématique, donc à une sorte de supin, comparable au suffixe latin de supin *-tum* qui s'est étendu en latin en dehors de l'infinitif proprement dit, et qui est issu de $*-tu-m$, accusatif sg. d'un nom d'action, cf. skr. *-tum*, infinitif devenu courant après le védique. Pour replacer les suffixes d'infinitif sabelliques dans leur histoire, il faut garder à l'esprit que le sabellique a dû hériter de l'italique commun plusieurs suffixes, dont les suffixes d'infinitif qui ont fait florès en latin, sous les formes suivantes : présent actif *-se* (cf. *esse*, *uelle* < $*\underline{u}el-se$) et *-re* (après thème terminé par voyelle, étendu à partir du présent thématique) et présent médio-passif *-ī*, dont les origines sont claires : respectivement < $*-si$, en dernière analytique, infinitif locatif fait sur thème en $*-es-$, et < $*-ei$, issu de l'infinitif datif d'un nom-racine. Les deux morphèmes se sont combinés en $*-sei$ pour donner l'infinitif passif courant en *-rī* des conjugaisons I, II et IV (*amārī*, *monērī*, *uenīrī*).

21. Infinitif de quatre verbes. Tous ces infinitifs présents passifs sont employés comme prédicats ('matrix infinitive') : point commun avec les emplois de véd. *-dhyai* et av. *-diiāi*. Pendant longtemps comme des formes verbales personnelles, 3^e sg. du subjonctif parfait passif.
1) Ombrien.

L'infinitif *pihafī*, var. *pihafēi*, figure dans la complétive sujet de la protase conditionnelle de l'injonction adressée au dieu de faire la purification : Ig. VI a28-29 *persei. mersei. esu. bue / peracrei. pihac̄lu. pihafēi ...* = lat. *si ius est hoc boue eximio piaculo piari ...* « S'il est conforme que soit purifié (que la purification soit faite) au moyen de ce bœuf excellent comme victime de purification ... »; variantes (selon la victime) en VI a38, 48 et VI b 31.

L'infinitif *herifī* transpose le présent passif *herter* « il est voulu » > « il faut » (lat. *oportet*), qui est enchâssé dans une phrase au futur (II), Ig. V b3-7 *panta.muta.fratru/ atiiēriu. mestru.karu.pure. ulu./ benurent.ařferture.eru. pepurkure/nt. herifī. etantu . mutu. ařferture. /si.* « Combien grande [est] l'amende [qu']une majorité des frères A. qui sont venus ici, ont ordonné qu'il faut [imposer] à l'*adfertor*, que soit [imposée] à l'*adfertor* une amende aussi grande. ».

L'infinitif *cehefī* figure dans la complétive sujet d'un verbe impersonnel, *dia*, VI a20 *eo. iso. ostendu. pusi. pir. pureto. cehefī. dia* « ceux-là [ces récipients] présente-les ainsi, en sorte qu'il convienne que le feu soit pris à partir du feu ».

2) Osque.

L'infinitif **sakrafīr** figure deux fois dans une complétive sujet du verbe impersonnel **staieffud** « il a été établi », parfait passif, sous-entendu dans la seconde occurrence:

Ve 86 (= Cp 31), 5-10 **pún meddís kapv(ans) adfust iúviais nessimais staief/fud sakriss sa/krafīr aut / últiumam kerssnaís** = lat. *cum meddix Capuanus aderit feriis Iouis proximis in statuto fuit (iouilas) porculis sacrari at ultimam (iouilam) cerealibus.*

Ve 87 (= Cp 32), 6-9 **pún medd(ikias) pis iním verehias ad/fust sakrid / sakrafīr** = lat. *cum meddiciae quis et iuuentutis erit porculo sacrari (in statuto fuit).*

L'emploi de ces infinitifs se laisse comparer à celui de l'infinitif indo-iranien, véd. *-dhyai*, av. *-diiāi*, quand il est centre de proposition (§ X).

22. Osque **sakrafīr** équivaut à lat. *sacrāri*, de *sacrāre* (*consecrāre*) « rendre sacré », dénomiatif factitif sur * *sakro-* « sacré, consacré », cf. lat. *sacer*, ombr. **sacru**, **sakra**, *sacr*, etc., osque σακοπο; le verbe est représenté par osque **sakarater**, 3^e pl. indic. prés. passif, **sakraitīr**, **sakahiter** pour **sakrahiter***, 3^e sg. subjonctif prés. passif. Il sert de base au nom d'action osque **sakaraklúm** « lieu consacré, sanctuaire » < **sakrā-klo-*, plus loin **sakrā-tlo-*, avec valeur locale. Ombrien *pihafī*, *pihafēi* équivaut à lat. *piārī*, de *piāre* « expier, purifier », dénomiatif factitif de **pījo-* « pur » (< **pūjo-* < **puH-jo-*), précisément « correct » du point de vue religieux, cf. lat. *pīus*, volsque *pihom* (nom.sg.nt.), osque **pīhiúí** (dat. sg. masc.), etc.

Autres formes du verbe : impératif 3^e sg. *pihatu*, **pehatu**, participe passé passif **pihaz**, *pihos* (< **pīātos*), gérondif gén. sg. *pihaner*, *pehaner*, *peihaner*. Il sert de base au nom d'action ombr. *pihaclu*, **pihaklu**, équivalent de lat. *piāculum* « sacrifice expiatoire » < **pūiā-tlo-*. Du point de vue latin, et dès l'italique commun, ces deux verbes sont identiques aux dénominatifs factitifs en *-ā-* (infinitif latin *-āre*) de noms thématiques reposant sur **-ā-īe/o-* < **-ah₂-īe/o-*. Mais on sait désormais (Jasanoff 2003 : 139-141) que ce type thématique a remplacé un type athématique reflété par hitt. *neuaḥḥ-*, dénominatif factitif de *neua-* « nouveau », dont le parallèle est lat. *(re)nouāre* en regard de *nouus*, gr. *νεῦν* en regard de *νέος*. Le modèle préhistorique de ces thèmes est **néue-h₂-* > **néuah₂-*, dérivé de **néuo-*. En dehors de l'anatolien et du baltique, ces présents sont de type thématique, avec contraction. Il reste cependant des traces de leur flexion originelle dans des formes grecques, cf. lesbien, 3^e sg. *-αι* (en regard de 1^{re} sg. *-ᾱμι*, renouvelée), et myc. *te-re-ja* /*telehīāi*/, d'un verbe dénominatif **telehīā-* « accomplir », sur l'adj. *τέλειος* (voir Rau 2009). Le type *neuaḥḥ-* suivait la flexion hittite en *-hi*, dont les désinences de singulier (*-(h)hi*, *-(t)ti*, *-i*) remontent en dernière analyse à **-h₂e*, **-th₂e*, **-e*, plus addition de la particule **-i*, déictique. La 3^e sg. act. était **néuah₂-e*, primaire **néuah₂-e-i*. Les thèmes sous-jacents aux présents **sakrā-* et **pīiā-* peuvent être transposés en **sakrah₂-* et **pīiah₂-*, i.e. **pūiah₂-*, dérivés de **sak-ro-* et **pūjo-* < **puH-jo-* : présents dont la flexion était athématique. Les infinitifs reposent, pour prendre le premier verbe comme exemple, sur **sakrah₂-h₂a-d^hīeh₁*, qui utilisait la séquence « infinitive » **-h₂e+d^hīeh₁* avec univerbation, que nous avons reconstruite pour l'indo-iranien, mais basée dans ce cas sur la 1^{re} personne du singulier d'un présent dénominatif, **sakrah₂-h₂a*. Après contraction, cela aboutissait à **sakrād^hīē* > **sakrādīē*, d'où osque *sakrafir* avec ajout de *-r* comme marque du médio-passif, emprunté aux désinences personnelles. Cette forme servait ensuite d'infinitif du présent contracte **sakrā-* < **sakrāīe-*, si ce dernier a existé comme remplacement du présent athématique. Cette hypothèse n'est pas en l'occurrence nécessaire pour ce verbe, mais il est facile de concevoir que, par analogie, cet infinitif en **ōādīē* s'est répandu dans tous les présents contractes en **-ā-* (< **-ā-īe/o-*) de la conjugaison I, quelle que fût leur dérivation (dénominatifs ou déverbatifs en **-ah₂-īe/o-*), et sans transition, sous les formes parallèles **ōēdīē* et **ōīdīē*, dans tous les présents contractes à voyelle longue, en **-ē-* (< **-eīe/o-* et **-eh₁-īe/o-*) et **-ī-* (< **-iīe/o-*), en principe, peut-être aussi **-ih₁-īe/o-*) des conjugaisons II et IV. La productivité de ces formations présuppose l'origine thématique, avec contraction.

Les deux autres infinitifs du sabellique relèvent de prime abord du type thématique, en termes latins de la conjugaison III (*legere*, *capere*). Ils peuvent recevoir une analyse similaire, ou bien ils ont pris pour modèle les formes précédentes.

23.. La préhistoire de l’infinitif présent passif sabellique en **-fīē-r* (avec *-r* tiré des formes personnelles de médio-passif) ne dépend aucunement de l’hypothèse d’un suffixe indo-européen d’infinitif ajouté directement au thème verbal. Cet infinitif marqué pour la voix appartenait à l’italique commun, comme concurrent d’autres formations d’infinitif, qui, même si elles n’étaient pas originellement marquées pour la voix, ont été distribuées en fonction de cette opposition : c’est le cas de l’infinitif actif en *-se (-re)* et de l’infinitif médio-passif en *-ī*. Cependant, à côté de cette finale *-ī*, le latin archaïque possède une finale *-ier*, qui ne survit plus ensuite que dans les textes juridiques ou pour donner une séquence dactylique. Cette finale était courante dans toutes les conjugaisons : *fīgier*, *gnōscier* SCBacch., *testārier* XIIItab., *peragier* Cato M., *ūtier*, *dīcier*, *fungier*, etc. Plaute. Chez ce dernier, les formes les plus fréquentes relèvent des conjugaisons I, II et IV, pour lesquelles *-ārier*, *-ērier*, *-īrier* fournissaient des alternatives métriquement commodes en fin de vers, à la place de *-ārī-*, *-ērī-*, *-īrī-*. Ce fait a été expliqué de façon convaincante (Meiser 2003 : 58 ; Fortson 2012 : 85-89) par le croisement de la finale d’infinitif actif au stade **-zi* (sonorisation après voyelle) < **-si*, avec la finale **-diēr*, avant la réfection de la première en **-sei* > **-zei* > *-rī* après voyelle longue, d’où une finale **-ziēr* > *-rier* après voyelle. D’après l’analyse des formes osque **sakrafir** et ombrien *pihafī* le point d’ancrage le plus ancien de cette formation était les présents en **-ā-*, et de façon potentielle tous les présents contractes à voyelle longue. Le latin reste dans la continuité de l’italique commun, de ce point de vue. Après le stade qui voyait l’extension de la finale **-zei* rhotacisée aux conjugaisons I, II et IV, parallèlement à la finale active **-zi*, d’où *-ārī* en regard de *-āre*, l’équivalence entre *-ārier* (ancien) et *-ārī* (innovant) a provoqué en retour la création d’un doublet archaïsant *-ier* en regard de l’infinitif passif *-ī* de la conjugaison III.

V. Conséquence pour l’infinitif tokharien en *-tsi*.

23. Un seul suffixe d’infinitif, reflété par tokh. A *-tsi* et B *-tsi*. Les deux langues divergent en ce que l’infinitif est formé en tokh. A sur le thème de présent, mais en tokh. B sur le thème de subjonctif. Le statut morphologique de tokh. com. **-tsi* le rapproche d’un véritable suffixe d’infinitif attaché à un thème verbal, comme ceux du latin et du grec, avec cette différence cruciale que l’infinitif tokharien est indifférent à la diathèse, comme d’ailleurs tous les noms verbaux du tokharien.

25. Forme du suffixe : difficultés propres au tokharien. Consensus à peu près général (cf. Pinaut 2008 et Malzahn 2010) : tokh. com. **-tsi* < **-Tīejī*, avec **T = *t* ou **d^h* ; **d* est exclu parce qu’il s’amuïssait devant yod. Aporie : il n’existe pas de forme indo-eur. comparable **-tī-ej* ou **-d^hī-*

ej. Les finales d’infinitif datif comparables sont en *-tėj-ej (> véd. -taye, av.-tāiiē-ca), donc le datif régulier de noms d’action en *-ti-, qui suivaient la flexion protérokinétique, e.g. de *men- « penser », sg. nom. *mén-ti-s, acc. *mén-ti-m, gén. *mṇ-tėj-s, *mṇ-tėj-ej, etc.

Comparaison de tokh. AB -tsi avec l’infinitif en *-d^hiāi de l’indo-iranien et avec l’infinitif en *-d^hiē du sabellique. Une finale *-d^hiēj, qui pourrait rendre compte directement de tokh. AB -tsi, n’a aucun répondant comme forme casuelle, de datif ou de locatif singulier, d’un suffixe thématique (*-d^hio-) ou athématique (*-d^hi-), deux entités sans aucune base réelle. Si l’on retient, à la suite de l’examen du correspondant sabellique, que la forme de départ était *-d^hiē < *-d^hieh₁ (quelle que fût en définitive l’origine de cette dernière forme), son aboutissement en tokh. com. aurait été *-tsæ, qui se confondait avec d’autres morphèmes. Cette forme, qui avait valeur finale, ait été refaite en *-d^hiēj, sur le modèle des infinitifs datifs dérivés de noms verbaux, tels que *-tėj-ej (cf. véd. -taye), *-és-ej (cf. véd. -ase), *-mén-ej (cf. véd. -mane), *-teu-ej (cf. véd. -tave), etc. qui sont connus par les autres langues, et qui avaient cette même valeur. Il est probable que ce type de formation a existé dans la préhistoire du tokharien, comme dans celles d’autres langues qui sont attestées plus anciennement. À ce processus, on peut comparer *mutatis mutandis* la réfection d’indo-iranien *-d^hia (ou *-d^hiā) en *-d^hiāi (§ X) et le remplacement de -dhyai par -dhye en védique récent, sur le modèle des infinitifs-datifs, *gamādhye* comme variante de *gāmādhyai* (RV).

26. Cette forme *-d^hiēj > tokh. com. *-tsäy > AB -tsi répond à la définition de l’infinitif sur le plan morphologique dérivationnel: la forme qui est figée en infinitif déverbal n’a plus rien de commun avec une finale nominale. De fait, le système casuel du tokharien n’a plus de datif : ce dernier, dans sa valeur de but, de destination, a été remplacé par l’allatif, exprimé par l’affixe casuel tokh. B -śc (variantes -ś, -śco), A -ac. Tokh. AB -tsi n’avait donc plus d’attache avec la morphologie nominale de ce point de vue. Cependant, comme dans beaucoup d’autres langues, l’infinitif pouvait être lexicalisé en substantif : AB *śwātsi* « nourriture », de *śuw^ā-/śwā-* « manger », AB *yoktsi* « boisson » de *yok-* « boire », B *wastsi* « vêtement » en regard de B/A *wäs-* « revêtir ». Ces formes sont devenues des noms de genre alternant, et ont adopté secondairement dans les deux langues les suffixes de pluriels caractéristique des noms de ce genre (anciens neutres, le plus souvent) : B *śwatsanma*, *yoktsanma*, *wātsanma*, sur le modèle de *nakanma*, pluriel de *nāki* « blâme » ; A *śwātsintu*, *yoktsintu*). La forme de base, qui n’a aucune valeur casuelle, continue à être employée comme infinitif : « pour manger », « pour boire », etc. En outre, la valeur le plus souvent finale (« pour faire, à faire ») pouvait être renforcée par l’emploi de l’affixe casuel d’allatif, surtout en tokh. B, rarement en tokh. A : e.g. B *ostmeṃ lantsis* « pour sortir de la maison », B *tsār wāssis* « pour consoler » (les êtres), B

nessiśco « pour être » (avec les bons), B *nautässiś* « pour anéantir » (les racines du mal), A *tunkiñtsiyac* « pour aimer » (les êtres). Le renforcement de la valeur finale ou allative de l'infinitif est un phénomène récurrent, que nous avons déjà observé en grec, cf. φέρεσθαι, hom.-μεναι à côté de -μεν, et en anatolien, cf. hitt. *-uanzi* à côté de *-uan*.

27. Un relevé exhaustif enseigne que la forme attestée est le plus souvent °*ātsi*, et que la forme °*tsi* est surtout employée après les thèmes thématiques ; les formations athématiques où °*tsi* suit une consonne sont une minorité. De plus, en tokh. B, l'infinitif est fait sur le thème de subjonctif. Or, la forme très largement prédominante du subjonctif relève de la classe V, avec apophonie radicale et suffixe *-ā-*, ce qui suffit à motiver la prévalence de la finale °*ātsi*. La morphologie verbale du tokharine est dominée par l'opposition entre verbes en *-A-* et verbes sans *-A-*, concrètement les verbes dont le radical se termine en surface par la voyelle ouverte **-a-* (notée *-a-* en TA et TB), et les autres. Cette voyelle peut provenir de la vocalisation d'une laryngale finale dans la racine indo-européenne, mais sa présence dépasse largement l'inventaire de ce type de racine, autrement dit du type *seṭ* au type *aniṭ*, pour reprendre la terminologie sanskrite. Cette opposition détermine les différents types de subjonctif et de prétérit employés par chaque verbe.

28. En résumé, la séquence d'infinitif *-atsi* provenait de la 1^{re} sg. de l'injonctif présent (ou aoriste) de la conjugaison en **-h₂e* (finale °*ā* < *°*a* < **-h₂a*), qui pouvait être ré-analysé en *-ātsi*, par identification de la voyelle /a/ avec la voyelle caractéristique des verbes hérités à laryngale finale. Plusieurs verbes en *-A-* peuvent confirmer cette orientation, qui sont issus de racines sans laryngale finale.

Le proto-tokharien a probablement hérité de la périphrase * $\sqrt{V-h_2a+d^h(H)}i\acute{e}h_1$ « je vais faire qqch. avec intention », reconstruite pour l'indo-iranien et le sabellique. La séquence finale aboutissait à *°*a-dz'e*, vel sim. ; la réinterprétation antérieure de **-d^hiē* ou **-d^hie* en suffixe était corollaire de l'identification de **-(H)a-* avec la voyelle finale des verbes en *-A-*. Dès ce stade, le suffixe était refait en **-d^hiēj*, avec finale de datif, probablement sur le modèle d'autres formations d'infinitif. Le suffixe AB *-tsi* s'est étendu à tous les types de thèmes, de façon assez parallèle à ce qui se constate en iranien ancien où l'infinitif avestique en *-diiāi* figure après thèmes athématiques ou thématiques.

VI. Infinitif et périphrase.

29. Reconstruction, sur la base de trois branches dialectales (italique, indo-iranien et tokharien) d'une périphrase qui associait la 1^{re} personne ou la 3^e personne de l'injonctif et un adverbe à l'instrumental exprimant la notion de plan, de dessein ou de visée :

*√V-h₂e d^hH_ieh₁, pour la 1^{re} personne du singulier (actif et moyen) et *√V-o d^hH_ieh₁, pour la 3^e personne du singulier (moyen).

30. Périphrases en proto-indo-européen, cf. Meiser 2004, Pinault 2015, Garnier 2017. Le fait général du remplacement des expressions synthétiques par des expressions analytiques est largement admis : il suffit de rappeler le remplacement du perfectum et du futur latin dans les langues romanes, au moyen de périphrases avec le verbe « avoir ». Il ne faudrait pas en conclure trop rapidement que l'évolution n'était orientée que dans une seule direction, et que l'indo-européen ne possédait pas de périphrases en principe. Le principe même de la périphrase n'est pas dû à une création absolue.

31. Ces formules sont issues de la transformation d'un syntagme antérieur : verbe auxiliaire + nom verbal (NV) à valeur finale : soit *d^heh₁-i- NV « être disposé, se disposer à faire (V) ». Le verbe est le thème de présent en *-i- de la racine *d^heh₁- « poser, placer », qui est reflété par hitt. *dāi*-, fléchi selon la conjugaison en -*hi* : présent act. 1^{re} sg. *tēhhi* (-*hhe*), 2^e sg. *dāitti*, 3^e sg. *dāi*, 3^e pl. *ti(y)anzi*. Ce syntagme est d'une structure banale : il est reflété par la construction du supin ou de l'infinitif avec le verbe quasi auxiliaire signifiant « se mettre à, se disposer à, entreprendre », etc., qui est parfaitement documentée en hittite.

1) **dāi-** + **infinitif**, avec particule réflexive *za* : « commencer à » (faire ceci ou cela), lit. « se placer soi-même en vue de » (faire ceci ou cela).

(1a) *anda^zma^zza^zkan mān LÚ.KÚR-aš ku^uāpi u^ual^hu^uanzi dāi*

« Then when the enemy begins (lit., 'sets himself') to attack »

(KBo 16.50 : serment d'Ašḫapala, MH/MS)

(1b) *anzel^zza^zkan ÉRIN.MEŠ-an ÉRIN.MEŠ (LÚ.)KÚR wal^hu^uanzi zikkezzi*

« Enemy troops will begin to attack our troops »

(KBo 10.7 + HSM 3645 iii 15–16, cf. ibid. 19–20)

Avec le sens possible de « se disposer à » / « se mettre en tête de » (faire ceci ou cela) :

(1c) *mān ... ^{URU}ḥattušan^zza^zkan zammurāu^uanzi kuiški tiškizzi*

« si quelqu'un dispose à offenser Ḥattuša / se met en tête d'offenser Ḥattuša »

(KUB 13.14 iii 26-27)

2) *dāi-* + **supin** « être prêt, disposé à » (faire ceci ou cela), d'où « avoir l'intention de », habituellement traduit par « commencer à » (faire ceci ou cela). La construction avec l'auxiliaire *dāi-* est préféré dans les textes les plus anciens, et le supin est généralement fait sur un thème imperfectif.

(2a) *maḥḥan=ma* ^{LÚMEŠ URU} *Azzi auēr* ^{URU^{DIDL.HI.A}} *BÀD=kan kuit zaḥḥiyaz ka-ta daškeuḡan tēḥḥun*

« Mais quand les habitants de Azzi virent que j'avais commencé de prendre des places-fortes au combat »

(KBo IV 4 = 2 BoTU 58 B [Annales de Muršili, 10^e année], NH)

(2b) *ŪL uḡanda udār [išš]uḡan daiēr*

« ils se mirent à faire des choses jamais vues » (KBo 12.62 Vo 15.16, MH).

32. Ces constructions nous donnent le contrepoint des formules avec second terme **-d^hH_ieh₁*, qu'il est désormais possible de réécrire **-d^hh₁ġ-eh₁*, instrumental sg. du thème en **-i-* fondé sur le thème de présent en **-i-* de la racine **d^heh₁-*, qui avait pris dans cette tournure le sens de « se placer, se disposer » en vue de telle action, ce qui implique une disposition mentale. Cette valeur interne se marque dans l'emploi de la particule réflexive *-za* dans la construction avec infinitif. La tournure hitt. *dāi-* (< **d^heh₁-i-*) + supin *-ḡan* ou infinitif *-ḡanzi* « se mettre à, s'apprêter à, être en disposition de faire » a été transférée sur le *verbum finitum* dans l'ancêtre du type véd. *bháradyai*. La différence apparaît par la confrontation schématique des verbes personnels à l'injonctif :

A. Première personne du singulier.

Anatolien : **d^héh₁i-h₂e b^hér-es-(i)* « je m'apprête à porter ».

Indo-européen : **b^hér-h₂e d^hh₁ġ-éh₁* « je vais porter avec la disposition » (pour cela).

B. Troisième personne du singulier.

Anatolien : **d^héh₁-i-e b^hér-es-(i)* « il/on s'apprête/se met à porter ».

Indo-européen : **b^hér-o d^hh₁ġ-éh₁* « qu'on porte en s'y mettant ».

« Indo-européen » = la majorité, sinon la totalité, des langues indo-européennes, en dehors de l'anatolien : le *Core Indo-European* (« indo-européen nucléaire ») qui a donc connu une innovation commune, comme dans d'autres cas.

Le prototype de la forme indo-iranienne : **bhára-dhyā* résulte de l'univerbation de la construction inversée (**b^hára=d^hyā*), et de l'adoption consécutive d'un seul accent placé sur le thème verbal. Entre le type anatolien *dāi-*, conjugaison en *-ḥi*, + supin ou infinitif et nos formules, il n'y a qu'une différence de surface. Dans la phrase transformée, il s'est produit une

permutation des catégories nominale et verbale, pour exprimer le même sens : le lexème verbal sous-jacent au nom d'action (supin ou infinitif) est devenu la base d'une forme personnelle d'injonctif (fléchié avec désinences 1^{re} sg. *-h₂e, 3^e sg. *-o), dépourvue de référence temporelle, et la notion de disposition interne, d'intention, est exprimée sous forme adverbiale, par l'instrumental sg. *d^hh₁i-éh₁, sur la base du nom *d^héh₁-i-, tiré de l'auxiliaire. L'instrumental n'est pas ici associatif, mais co-référentiel à l'actant principal. Dans le tour transformé, l'adverbe postposé n'indique pas une circonstance du procès : il continue à exprimer le prodrome volitif/ingressif qui était jadis contenu dans le quasi auxiliaire *d^heh₁-i- (hitt. (-za) dāi-) « se disposer à ».

33. Un résultat collatéral de ce scénario est d'expliquer le nom-racine devenu indo-iranien *d^hiH- (véd. dhī- fém.) et de confirmer qu'il était issu de l'hypostase d'un adverbe « avec projet, avec dessein ». Ce nom-racine est associé à une racine *d^haiH- qui n'a pas de correspondants en dehors de l'indo-iranien : racine verbale véd. dhayⁱ-/dhī- « avoir en vue, envisager ; concevoir, penser » (pf. dīdhāya = av. diḍaiia), adj. dhīra- « sage, avisé, intelligent », iranien *daiH- « voir », av. daēman-, dōiθra- « œil », daēnā- « conscience » [religieuse]. La forme la plus fréquente de véd. dhī- dans le RV est l'instrumental sg. dhiyā́, qui doit être lu comme *dhyā́ après voyelle brève, ce qui trahit une ancienne forme *d^h(h₁)i-éh₁, après chute de laryngale (cf. Schindler 1972 :27). La structure originelle de la racine était donc *d^hh₁i-, thème faible de *dhéh₁i-. La forme *d^hih₁- (> dhī-) provient de la métathèse régulière de laryngale devant consonne, et elle a servi de base à un nouveau degré plein, indo-ir. *d^haiH-. Ce lexème s'est chargé de valeurs psychologiques qui étaient déjà présentes dans la périphrase, mais qui se sont complètement sémantisées dans une phase ultérieure. Le néo-nom-racine *d^hih₁- signifiait « disposition (à faire), projet, plan, dessein » (> véd. dhī- « pensée, dessein, plan, réflexion »). Par-delà l'évolution propre à l'indo-iranien, un lien est sensible entre hitt. dāi- « poser, placer » et « se disposer à » quand il est pris en fonction de quasi auxiliaire (mais encore nettement *dynamique*) et le verbe véd. dhī-, iranien *daiH- « avoir en vue » désormais purement *intellectuel*, et finalement *sensoriel* (« voir »).

34. Le proto-indo-européen n'avait pas d'infinitif, mais il avait une « structure de complément nominal à valeur finale », dans laquelle prenaient place les formations d'abstrait déverbatif qui ont servi de quasi-infinitif, et qui finalement ont donné par grammaticalisation, et, par étape ultime, le rattachement à des thèmes verbaux, des infinitifs.

Cette structure syntaxique doit être conçue de manière relativement abstraite, parce qu'elle n'est pas liée à une formation spécifique sur le plan dérivationnel, ni à un cas spécifique, en dehors du fait que ces cas exprimaient le but.

Exemples concrets :

véd. *samidh-* fém. « bûche d'allumage », concrétisation du nom d'action (nom-racine) « allumage » du verbe *sám-idh-* « allumer » vs. *samidhe* [dat.sg.] ou *samidham* [acc.sg.] « pour allumer » (* « pour l'allumage »,) quasi infinitif de *sám-idh-*.

**g^uih₃ués-* « vie », abstrait de l'adjectif verbal **g^uih₃uó-* « vivant » (véd. *jīvá-*, lat. *uīuus*, lit. *gývas*, etc.), sous-jacent à tokh. B *śaiṣṣe*, A *śoṣi* « monde, peuple » (= ensemble des êtres vivants) vs. quasi infinitif **g^uih₃ués+*datif ou locatif : datif sg. **g^uih₃ués-ej* > véd. datif *jīváse* « pour vivre », locatif **g^uih₃ués-i* > lat. *uīuere* « vivre ». Le premier se rattache à la racine *jīv-* « vivre », et c'est un quasi infinitif. Le dernier est un infinitif parce qu'il est désormais rattaché au présent thématique *uīuō*, 3^e sg. *uīuit*, lui-même hérité de façon indépendante (cf. véd. *jīvati*, v.sl. *živō*, etc.) de surcroît infinitif actif, parce que l'italique a introduit l'opposition de voix à l'infinitif.

35. Vu de plus loin, la « structure de complément final » tient au fait que, de manière récurrente, les abstraits étaient concrétisés dans une partie de leurs emplois, par exemple comme sujet ou complément d'objet direct, alors qu'ils conservaient leur valeur abstraite quand ils étaient employés à certains cas à valeur de but.

Abréviations : N = nom, NV = nom verbal, V = verbe, √V = racine verbale, H = laryngale.

Références bibliographiques principales

AVP = Saṁhitā de l'Atharvada, recension Paippalāda.

AVŚ = Saṁhitā de l'Atharvaveda, recension Śaunakīya.

BENVENISTE, Émile, 1935a. *Origines de la formation des noms en indo-européen*. I. Paris, Adrien-Maisonneuve.

—, 1935b. *Les infinitifs avestiques*. Paris, Adrien-Maisonneuve.

BRUGMANN, Karl, 1906. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 2. Bearbeitung. II. Band: *Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch*. 1. Teil: *Allgemeines. Zusammensetzung (Komposita). Nominalstämme*. Strassburg, Trübner.

—, 1916. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. 2. Bearbeitung. II. Band: *Lehre von den Wortformen und ihrem Gebrauch*. 3. Teil: [Verbale Morphologie], 2 vols. Strassburg, Trübner.

CHANTRAINE, Pierre, 1958. *Grammaire homérique*. I : *Phonétique et morphologie*. Paris, Klincksieck.

—, 1961. *Morphologie historique du grec*. Paris, Klincksieck.

DEBRUNNER, Albert, 1954. *Altindische Grammatik*. II/2 : *Die Nominalsuffixe*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

DUPRAZ, Emmanuel. 2012. *Sabellian demonstratives. Forms and functions*. Leiden – Boston, Brill.

EVP = RENOU, Louis, 1955-1969. *Études védiques et pāṇinéennes*, 17 fascicules. Paris, Publications de l'Institut de Civilisation Indienne.

FORTSON, Benjamin W., 2010. *Indo-European language and culture: an introduction*. 2nd edition. Chichester, Wiley-Blackwell.

—, 2012. « Latin *-rier* and its Indo-Iranian congeners ». *Indogermanische Forschungen* 117, p. 75-118.

- , 2013. « Pre-Italic $*-d^h\dot{i}\bar{e}$ ($*d^h\dot{i}eh_1$) versus Pre-Indo-Iranian $*-d^h\dot{i}\bar{o}\bar{i}$: Bridging the Gap ». In: Adam I. Cooper, Jeremy Rau, Michael Weiss (eds.), *Multi Nominis Grammaticus. Studies in Classical and Indo-European linguistics in honor of Alan J. Nussbaum*. Ann Arbor – New York, Beech Stave Press, p. 50-60.
- GARCÍA RAMÓN, José Luis, 1993. « Zur Morphosyntax der passivischen Infinitive im Oskisch-Umbrischen: u. $-f(e)i$, o. $-fir$ und ursabell. $*-fi\bar{e}$ ($*-d^h\dot{i}eh_1$) ». In: Helmut Rix (ed.), *Oskisch-Umbrisch: Texte und Grammatik*. Wiesbaden, Reichert, p. 106-124.
- , 1997. « Infinitive im Indogermanischen? Zur Typologie der Infinitivbildungen und zu ihrer Entwicklung in den älteren indogermanischen Sprachen », *Incontri Linguistici* 20, p. 45-69.
- , 2007. « Zur Entstehung und Semantik der hethitischen Supinumperiphrase » In: Alfonso Archi & Rita Francia (eds.), *VI. Congresso Internazionale di Ittitologia (Roma, 5-9 settembre 2005)*. 2 vols. Roma, CNR (Studi micenei et egeo-anatolici. 49-50, 2007-2008), 281-292.
- , 2017. « Heterogeneous correspondences and reconstruction: the ‘gerundive’ in $-mi-na$ in Hieroglyphic Luvian ». In: Claire Le Feuvre, Daniel Petit et Georges-Jean Pinault (eds.), *Verbal adjectives and participles in Indo-European languages. Proceedings of the conference of the Indogermanische Gesellschaft (Paris, 24th to 26th September 2014)*. Bremen, Hempen,
- GARNIER, Romain. 2017. « Les périphrases causatives avec verbe support ». *Scripta Selecta. Études d'étymologie indo-européenne*. Paris, Les Cent Chemins, 261-271.
- GELDNER = GELDNER, Karl Friedrich. 1951. *Der Rigveda. Aus dem Sanskrit ins Deutsche übersetzt und mit einem laufenden Kommentar versehen*. 3 Bde. Cambridge (Mass.), Harvard University Press (Harvard Oriental Series, Vol. 33-34-35).
- GIPPERT, Jost. 1978. *Zur Syntax der infinitivischen Bildungen in den indogermanischen Sprachen*. Frankfurt am Main/Bern/Las Vegas, Peter Lang.
- , 1984. « Ein indo-iran. Infinitiv des Mediopassivs? », *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* 43, p. 25-44.
- , 1985. « Verbum dicendi + Infinitiv im Indoiranischen », *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft* 44, p. 29-57.
- HASPELMATH, Martin. 1989. « From purposive to infinitive – A universal path of grammaticalization ». *Folia Linguistica Historica* 10/1-2, 287-310.
- HAUDRY, Jean, 1975 : « Hypothèses sur l'origine des infinitifs en grec ancien », *BSL* 70/1, p. 115-136.
- , 1980 : « Les origines des infinitifs grecs et latins », *L'information grammaticale*, n° 5, mars 1980, p. 3-8.
- HEINE, Bernd & Tania KUTEVA. 2002. *Word lexicon of grammaticalization*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HETRICH, Heinrich & Karin STÜBER. 2018. *Infinitive Konstruktionen im □gveda und bei Homer*. (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz. Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse, Jg. 2018, Nr. 2). Stuttgart, Steiner.
- HOFFMANN, Karl. 1967. *Der Injunktiv im Veda. Eine synchronische Funktionsuntersuchung*. Heidelberg, Carl Winter.
- HOFFMANN, Karl & Bernhard FORSSMAN, 2004. *Avestische Laut- und Flexionslehre*. 2., durchgesehene und erweiterte Auflage. Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität (IBS, Bd. 115).
- HOFFNER, Harry A. Jr. & H. Craig MELCHERT. 2008. *A Grammar of the Hittite Language*. Part 1: *Reference grammar*. Winona Lake (Indiana), Eisenbrauns.
- JASANOFF, Jay H., 2003. *Hittite and the Indo-European verb*. Oxford, Oxford University Press.
- KELLENS, Jean. 1984. *Le verbe avestique*. Wiesbaden, Reichert.
- KEYDANA, Götz. 2013. *Infinitive im □gveda : Form, Funktion und Diachronie*. Leiden-Boston, Brill.
- LEJEUNE, Michel. 1958. « La désinence $-\phi\tau$ en mycénien », *Mémoires de philologie mycénienne*. Première série. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, chap. VIII, 159-184.
- , 1972. *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*. Paris, Klincksieck.
- LIV² = Rix, Helmut & Martin J. Kümmel (eds.), *Lexikon der indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*. Zweite, erweiterte und verbesserte Auflage (1^{re} édition, 1998). Wiesbaden, Reichert.
- MACDONELL, Arthur A., 1910. *Vedic Grammar*. Strassburg, Karl J. Trübner (Grundriss der Indo-Arischen Philologie, I.4).

- , 1916. *A Vedic Grammar for Students*. Oxford, Oxford University Press.
- MALZAHN, Melanie. 2010. *The Tocharian Verbal System*. Leiden – Boston, Brill.
- MEIER-BRÜGGER, Michael, 2007. « Infinitiv-Formans *-d^hiō- < *-d^hh₁-iō- ? ». In: Alan J. Nussbaum (ed.), *Verba Docenti. Studies in historical and Indo-European linguistics presented to Jay H. Jasanoff*. Ann Arbor – New York, Beech Stave Press, p. 251-252.
- , 1937. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. 8^e édition. Paris, Hachette. Réimpression 1964. University of Alabama Press (Alabama Linguistic and Philological Series 3).
- MEISER, Gerhard. 1986. *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*. Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck (IBS, Bd. 51).
- , 1998. *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- , 2003. *Veni Vidi Vici. Die Vorgeschichte des lateinischen Perfeksystems*. München, Beck (Zetemata, Heft 113).
- , 2004. « Die Periphrase im Urindogermanischen ». In: Adam Hyllested, A.R. Jørgensen, Jenny Helena Larsson et Thomas Olander (eds.), *Per Aspera ad Asteriscos. Studia Indogermanica in honorem Jens Elmegård Rasmussen*. Innsbruck: Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck (IBS, Bd. 112), p. 343-353.
- MELCHERT, H. Craig. 2017. « An allative case in Proto-Indo-European ? ». In: B.S.S. Hansen et al. (eds.), *Usque ad Radices. Indo-European studies in honour of Birgit Anette Olsen*. Copenhagen, Museum Tusulanum Press, 527-539.
- MS = Maitrāyaṇī Saṁhitā.
- OETTINGER, Norbert. 1979. *Die Stammbildung des hethitischen Verbuns*. Nürnberg, Hans Carl (Erlanger Beiträge zur Sprach- und Kulturwissenschaft, Bd. 64).
- OSE, Fritz. 1944. *Supinum und Infinitiv im Hethitischen*. Leipzig, Hinrichs (Mitteilungen der Vorderasiatisch-Ägyptischen Gesellschaft, 47. Bd., 1. Heft).
- PINAULT, Georges-Jean. 2008. *Chrestomathie tokharienne. Textes et grammaire*. Leuven-Paris, Peeters (Collection linguistique de la Société de Linguistique de Paris, XCV).
- , 2015a. « Genèse de l'optatif indo-européen ». *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 110/1, p. 149-204.
- , 2015b. « Tocharian nostalgia ». *Tocharian and Indo-European Studies* 16, p. 131-179.
- POULTNEY, James Wilson. 1959. *The Bronze Tables of Iguvium*. Baltimore, American Philological Association.
- RAU, Jeremy, 2009. « Myc. *te-re-ja* and the athematic inflection of Greek contract verbs ». In: Kazuhiko Yoshida and Brent Vine (eds.), *East and West. Papers in Indo-European Studies*. Bremen, Hempen, p. 181-188.
- REICHEL, Hans, 1903. *Awestisches Elementarbuch*. 3., unveränderte Auflage. Heidelberg, Winter.
- RENOU, Louis, 1952. *Grammaire de la langue védique*. Lyon-Paris, IAC.
- RIEKEN, Elisabeth. 1999. *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen* (Studien zu den Bogazköy-Texten, Heft 44). Wiesbaden, Harrassowitz.
- RISCH, Ernst, 1974. *Wortbildung der homerischen Sprache*. 2., völlig überarbeitete Auflage. Berlin-New York, Walter de Gruyter.
- RIX, Helmut, 1976a. « Die umbrischen Infinitive auf -fi und die uridg. Infinitivendung *-dh₁ōi » . In: Anna Morpurgo Davies & Wolfgang Meid (eds.), *Studies in Greek, Italic and Indo-European linguistics offered to Leonard R. Palmer*. Innsbruck: Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck (IBS, Bd. 16), p. 319-331.
- , 1976b. « Subjonctif et infinitif dans les complétives de l'ombrien », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 71/1, p. 221-240.
- , 2002. *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*. Heidelberg, Winter.
- RV = Saṁhitā du Ṛgveda.
- SCHINDLER, Jochem, 1972. *Das Wurzelnomen im Arischen und Griechischen*. Inaugural-Dissertation. Universität Würzburg..
- SCHWYZER, Eduard, 1939. *Griechische Grammatik. I: Allgemeiner Teil. Lautlehre. Wortbildung. Flexion*. München, C.H. Beck.

- SGALL, Petr. 1958. « Die Infinitive im Ṛgveda ». *Acta Universitatis Carolinae 1958. Philologica No.2*, p. 137-268. Praha, Universita Karlova.
- SZEMERÉNYI, Oswald. 1996. *Introduction to Indo-European linguistics*. Oxford, Oxford University Press. Translated from *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft* (4th edition, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft) with additional notes and references.
- WATKINS, Calvert, 1969. *Indogermanische Grammatik. III/1: Geschichte der indogermanischen Verbalflexion*. Heidelberg, Carl Winter.
- WEISS, Michael. 2020. *Outline of the historical and comparative grammar of Latin*. Second edition. Ann Arbor – New York, Beech Stave Press.
- Y = Yasna.